

Ils peignent, persistent et signent

JENNIFER COUÛLLE

RELAIRAGE PARADIS: SUITE DE LA
PEINTURE A MONTREAL DANS LES ANNEES 90
Galerie du Centre des arts Saldy
Bronfman, 5170, chemin de la Côte-
Sainte-Catherine, jusqu'au 8 mars

De fin de siècle en fin de siècle, le Paradis, porté disparu cet été avec *Paradis perdus*, *L'Europe symboliste* au Musée des beaux-arts de Montréal, devient cet hiver l'objet d'une requête, avec *Reclaiming Paradise*, suite de la peinture à Montréal dans les années 90. Le clin d'œil est de David Liss, commissaire de l'exposition qui, par ailleurs, est artiste, critique d'art et directeur de la Galerie du Centre des arts Saldy Bronfman où l'on présente cette ma-

nifestation à faire tourner la tête — à commencer par le mur rose saumon à l'entrée, avant même d'arriver aux œuvres, avec ses fleurs au pochoir qui, à l'image du carton d'invitation, soulignent le souvenir psychédélique des années 1970... anti-esthétique branchée de la décennie en cours, du moins chez ceux qui l'aborrent.

Déjà, il y en a qui n'ont que faire des frontières intérieures du petit milieu des arts visuels. Et Liss, qui ne semble pas dans les feux de la rampe, est clairement de cette espèce. Et alors? Alors ça donne lieu à des expositions à risque comme celle-ci, où on y met le paquet avec comme seule valve de sécurité la satire ou l'ironie.

Ca serait donc par l'entremise des archétypes animaliers, les figures es-

seulées de la non-altération, de Sylvain Bouchillette, les archétypes de l'histoire et du temps de Richard Deschênes, les accumulations et décharges ambiguës de Carmen Rutschensky et les citations peintures et travesties de l'art moderne d'Allan Switzer que la peinture à Montréal respicpe à l'installoloïe et à la vidéo-maner? «Non, pas exclusivement, dit Liss, qui admet volontiers qu'il serait fort suspect de proposer un portrait de l'art pictural d'ici à travers les voix de seulement quatre peintres. L'idée était plutôt de réunir quatre productions intéressantes qui, à mon avis, insultent quelque chose de nouveau dans la peinture qui se fait à Montréal.»

Et pourquoi ce grand cri pour la peinture dont le cœur bat toujours? N'a-t-on pas déjà répondu à la question maintes et maintes fois? N'a-t-on pas déjà prouvé une fois pour toutes que non, la peinture n'est pas morte, et que ce n'est pas demain la veille de sa retraite? «C'est justement parce qu'elle n'est pas caduque, répique Liss, puis qu'au contraire on connaît actuellement un regain d'intérêt pour la peinture, notamment à New York et à Toronto, que j'ai voulu voir ce qui se passait à ce chapitre à Montréal. En ce qui concerne le choix des exposants, bien, c'est un choix, fait aussi de contraintes, dont celles de l'espace, qui n'est pas ici celui d'un musée.» On attend la suite, donc, dans les salles du Musée d'art contemporain de Montréal.

Et outre la relative jeunesse de leurs auteurs, qu'ont-elles en commun, ces quatre productions généreuses, pour la plupart colorées et envoyées avec verve qui, rassemblées, offrent un coup d'œil époustouflant? A priori, pas grand-chose. Elles donnent chacune dans une forme différente, mais selon Liss, le rapport de distance et le regard apparemment critique que ces œuvres entretiennent face aux us et coutumes de l'art, de l'histoire et de la culture les unit. «Leur appropriation de l'histoire est irrévérencieuse et leur position face aux conventions de la peinture est irrespectueuse», offre le commissaire. Qu'on se le tienne pour dit, donc, l'embodge de *Reclaiming Paradise*... joue les mauvais garçons ou, pour être plus artistique-

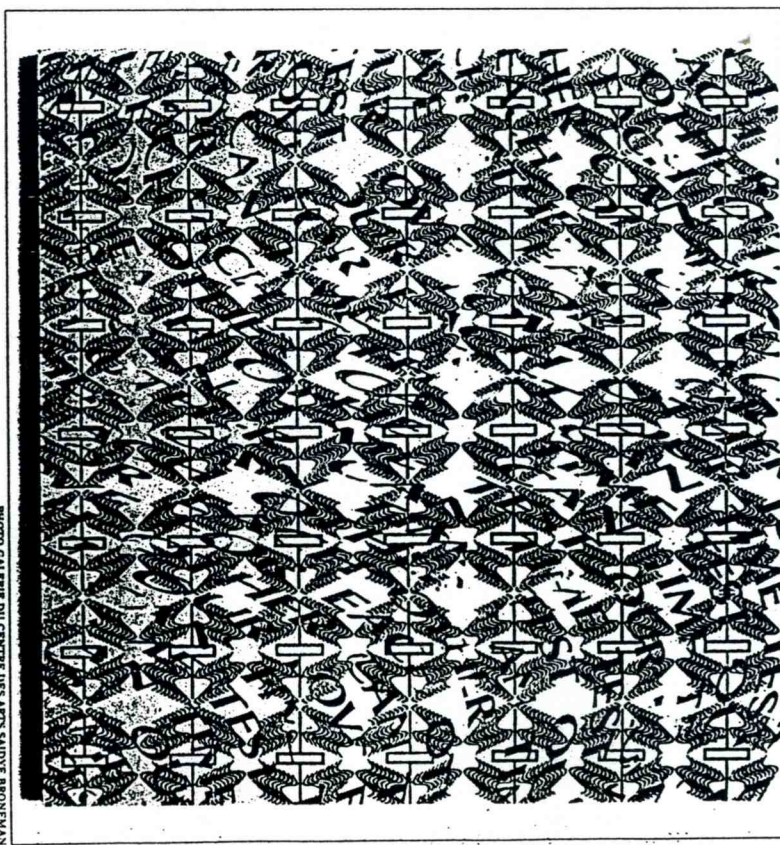
seules de la non-altération, de Sylvain Bouchillette, les archétypes de l'histoire et du temps de Richard Deschênes, les accumulations et décharges ambiguës de Carmen Rutschensky et les citations peintures et travesties de l'art moderne d'Allan Switzer que la peinture à Montréal respicpe à l'installoloïe et à la vidéo-maner? «Non, pas exclusivement, dit Liss, qui admet volontiers qu'il serait fort suspect de proposer un portrait de l'art pictural d'ici à travers les voix de seulement quatre peintres. L'idée était plutôt de réunir quatre productions intéressantes qui, à mon avis, insultent quelque chose de nouveau dans la peinture qui se fait à Montréal.»

Et pourquoi ce grand cri pour la peinture dont le cœur bat toujours? N'a-t-on pas déjà répondu à la question maintes et maintes fois? N'a-t-on pas déjà prouvé une fois pour toutes que non, la peinture n'est pas morte, et que ce n'est pas demain la veille de sa retraite? «C'est justement parce qu'elle n'est pas caduque, répique Liss, puis qu'au contraire on connaît actuellement un regain d'intérêt pour la peinture, notamment à New York et à Toronto, que j'ai voulu voir ce qui se passait à ce chapitre à Montréal. En ce qui concerne le choix des exposants, bien, c'est un choix, fait aussi de contraintes, dont celles de l'espace, qui n'est pas ici celui d'un musée.» On attend la suite, donc, dans les salles du Musée d'art contemporain de Montréal.

Quant à la capacité qu'ont ces peintres de se dissenger, à Montréal comme ailleurs, quant à leur adoption d'une quelconque position critique, on reconstruit l'énergie mise à l'œuvre chez Rutschensky et Deschênes, mais on saluera le travail audacieux, tenace et aux antipodes esthétiques l'un de l'autre de Sylvain Bouchillette et Allan Switzer. Tandis

que les jeux de lignes et de formes à la Winters et à la Marden chez Rutschensky semblent manquer de soutenance, tombent à plat en quelque sorte, tandis que les grands quadrillages de Deschênes, restés d'un lavis manométrique, des rouages du temps, de langage et de préhistoire, demeurent par trop légers, nous engageant si peu au-delà du décoratif. Bouchillette et Switzer ne badinent surtout pas.

Le premier surprend par la sincérité brute — il faut voir aussi les loïles qui sont tendues comme des draps sur un lit mal fait... — de son combat nature-culture dans un langage figuratif qui s'éclaire sur fond abstrait. Il n'en est pas non plus à ses premières armes en tant que coloriste. Le second fait partie de ceux qu'on aime beaucoup ou pas du tout. Sa démarche est à ce point tricotée serrée et systématique. Et si on aime, cette peinture op et minimale au discours sentimental nous happer littéralement le regard. Ses juxtapositions de couleurs affirmées vibrent jusqu'à nos oreilles, sa facture minutieuse et monastique fait de nous des êtres humbles. Et dire que tout cela n'est qu'une grosse blague, que Switzer s'applique ici à mettre en collision des signes et préceptes radis blindés de la moderne picturale, sans parler du pied de nez plus actuel à l'art assisté par ordinateur! En somme, ne serait-ce que pour ces deux artistes bouillonnants, cette exposition est à voir. D'autant plus que, sous l'égide et l'œu de son commissaire dégoûté, elle cherche à provoquer, à susciter des réactions... A vous honneur maintenant.



70-6, acrylique sur lin, d'Allan Switzer (1995).

PHOTO GALERIE DU CENTRE DES ARTS SALDY BRONFMAN

LE DEVOIR

LE DEVOIR. LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 FÉVRIER 1996

LES ARTS

ARTS VISUELS